Document généré le 10 mai 2024 17:27

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Maternité dans le désert

Charlotte Lemieux

Numéro 68, été 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13793ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lemieux, C. (1996). Maternité dans le désert. *Moebius*, (68), 81–82.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Maternité dans le désert

Charlotte Lemieux

Je ne sais combien de temps nous allons vivre encore. Le voyage a mal tourné. Nous roulions depuis le départ sur une route déserte. Le chemin était droit, étroit, ennuyeux. Aucun chemin de traverse, aucune bifurcation, aucun carrefour : c'était l'étroit chemin de la rectitude. Il était bordé d'arbres également hauts et touffus, à droite comme à gauche. Il semblait que nul ne puisse s'y égarer. Puis le soleil a décliné, l'ombre nous a recouverts, ensuite la nuit. Nous roulions toujours, et toujours le chemin était droit, étroit, ennuyeux. Au petit matin, la végétation était devenue rare. Un murmure commença à agiter l'autobus. À midi, nous ne distinguions plus la route du reste de l'univers. Aucun chemin ne parvenait plus à s'exhumer de la terre sèche.

Les enfants eurent faim. Nous allons manger notre mère, dit l'aîné qui avait deux rangées de dents. Elle se met à courir vers l'horizon glissant, il la rattrape goulûment, à pleines mains, en serrant fort pour ne pas qu'elle s'échappe. Mais voilà que la chair, par une ouverture qu'on devine au sommet du crâne, sous l'abondante chevelure brune, voilà que la chair soudain glisse de la peau comme une main sortirait d'un gant. Le fils reste debout tenant dans ses bras la peau désertée. La mère est sur le sol, prête à manger.

Nous nous sommes retournés pour ne pas voir la suite, et chacun dans son âme a pensé à ses propres enfants. Tous, nous avions déjà aidé nos enfants à aiguiser leurs dents.

La nuit nous attendons le jour, et le jours nos espérons la nuit, mais ni le jour ni le soir n'arrivent à vaincre notre peur quand la terre s'enchaîne au silence, et que nous tentons d'allumer avec nos doigts secs le feu de glace qui, paraît-il, brûle dans le cœur des ermites.

Une poussière a commencé à nous recouvrir lentement qui nous rend incolores, une fine poussière peut-être produite par nous de l'intérieur, ou peut-être venue d'ailleurs. Il semble que nous devenions poussière.

L'horizon mobile, qui tout à l'heure ondulait au soleil, vient de rejoindre le ciel en un parfait amalgame, et les deux forment maintenant un mur. Il n'y a plus d'essence, il n'y a plus d'eau, et l'étroit chemin est impossible à retrouver. Certains sont partis en suivant le soleil, et nous entendons maintenant leurs plaintes dans la nuit. Demain, les enfants auront encore faim.